

Cher Rainer Maria Rilke

Marie Laberge

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, M. (1986). Cher Rainer Maria Rilke. *Jeu*, (40), 52–54.

cher rainer maria rilke

Oui, je sais, c'est bien présomptueux de ma part de vous écrire et je sais aussi que je ne dois chercher vos réponses que dans ce qui est déjà écrit. Que vous ne pouvez rien ajouter. Et que c'est déjà beaucoup. Les *Lettres à un jeune poète* à elles seules consolent de tant de doutes et de tant d'angoisses.

Encore une qui vient se plaindre ! Je vous entends soupirer et implorer un peu de paix. Mais laissez-moi au moins vous dire que vous m'aidez encore maintenant, malgré que l'époque et les modes aient changé. Que dirait-on, aujourd'hui, de vos poèmes ? Que diriez-vous de ce qu'on en dirait ?

Ah !... monsieur Rilke, je suis troublée. J'ai peur, voyez-vous, j'ai souvent peur de perdre le peu de confiance qui m'habite et me permet de persister dans ce métier qui consiste à s'offrir aussi nue et vulnérable que possible, aussi vraie et intègre, aussi honnêtement découverte que possible dans une oeuvre qui, souvent, sera rejetée avant même d'être saisie. Et je ne parle pas d'être comprise. Je parle d'être entendue. Comment ne pas être détruite ? Comment entendre encore et malgré tout sa propre voix ? Celle qui sait même au coeur de l'erreur, celle qui sait où aller et comment continuer ? Cette voix qui refuse à l'être de se briser sur la critique.

Les oeuvres d'art sont d'une infinie solitude ; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles. Donnez toujours raison à votre sentiment à vous contre ces analyses, ces comptes rendus, ces introductions. Eussiez-vous même tort, le développement naturel de votre vie intérieure vous conduira lentement, avec le temps, à un autre état de connaissance. Laissez à vos jugements leur développement propre, silencieux.¹

Oui, je lis et relis vos conseils à ce jeune poète et je sais bien que là est la sagesse, là est la force, le seul risque d'avancer. Mais tous ces gens qui semblent si bien savoir pour nous, où il faut couper, ce qu'il faut dire, comment le dire, en quel temps, quel tempo, quels mots. Ces gens, pleins de leur savoir et quelquefois de leur désir sincère de « faire avancer l'art », et quelquefois de leur non moins sincère ennui, ces gens imbus de leur science et qui ne sont même pas toujours prétentieux, ces gens me glacent autant que le père de Kafka glaçait son fils.

C'est que, rien, pas même ta méfiance à l'égard des autres, n'égale la méfiance de moi-même, dans laquelle j'ai été élevé par toi.²

1. Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1937, p. 33-34.

2. Franz Kafka, *Lettre au père dans Préparatifs de noce à la campagne*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1957, p. 264.

Ces gens atteignent en moi ce qui est le plus vrai et le plus tourmenté de ma personne : le doute. Et le doute, de bienfaisant lorsqu'il est utilisé à interroger, à aiguïser la conscience artistique, à éloigner de moi les facilités, les «bonheurs d'écriture» qui ne seraient que lieux communs ou tics, le doute devient alors un gouffre où s'engloutit la moindre velléité de création.

C'est si terrifiant de se faire dire le vide, l'absolue inutilité de ce qu'on a écrit, l'absolu mystère que demeure, de toute évidence, une oeuvre qui n'est pas entendue pour ce qu'elle est, qui n'arrive pas à livrer son message. Cette impuissance de l'oeuvre risque tellement de contaminer le créateur.

La critique... ce doute semé régulièrement, et qui ronge et qui gruge le meilleur parce qu'elle illustre souvent la pauvreté de l'artiste, ce qu'il a de pire. Je me souviens du jour où un critique, mal à l'aise, m'expliquait que j'avais beaucoup perdu depuis quelques années et que mon oeuvre glissait lamentablement vers l'anecdotique, pour ne pas dire le lieu commun. J'ai murmuré d'un ton certainement sarcastique (mais comment, comment faire autrement si je voulais réussir à articuler ?) que le même doute m'habitait et que je songeais sérieusement à mettre un terme à cette descente vers la nullité.

Je suis sûre qu'il a cru à une boutade ou à une réflexion prétentieuse pour clore la discussion. Je me suis enfuie, je l'avoue, enfuie comme une folle, la gorge serrée de tout mon désespoir d'être déjà à la fin, au bout tant redouté de cette route qu'est la création. Parce que je croyais ce critique. Parce que, voyez-vous, je savais, moi, que rien ne m'avait encore atteinte dans l'écriture (enfin, rien que j'étais en mesure de reconnaître) qui puisse me permettre de me condamner pour complaisance, que ce soit envers moi-même, le public, mes pairs ou les critiques. Je savais que j'écrivais toujours avec la même intégrité, que peu de temps auparavant cette personne me reconnaissait généreusement. Alors, puisque je pouvais témoigner que mon écriture ne se pliait à aucune autre loi que la mienne, à aucun autre impératif que la recherche incessante d'une certaine vérité, à aucun allègement du fardeau émotif que représentait cette recherche, alors... Il me restait à m'avouer que ce que j'étais profondément glissait vers l'anecdotique et que ce que j'avais à dire n'était rien d'autre que bavassage et habiles procédés pour dénigrer le vide.

Et je l'ai cru... À mon grand désespoir. Et j'avoue que ces semaines ont été atroces. Et j'avoue que je ne suis pas fière d'avoir accordé tant de crédit à quelqu'un qui ne se souciait pas plus que cela de ce qu'il faisait, de ce qu'il risquait de détruire. Et si vous, vous aviez dit au jeune poète qu'il perdait son temps ?

Non, monsieur Rilke, ce n'est pas vrai qu'un artiste peut résister à l'assaut des critiques. Ce n'est pas vrai qu'il peut, perdu au milieu de mille voix opposées et contradictoires, réussir à retrouver la sienne. Quelquefois, c'est si fragile, cela dépend de si peu : du temps, de l'instant, de la manière ou de l'état de doute de l'artiste. Je crois qu'un artiste peut mourir du doute semé, si ce doute qu'il entretenait chez lui à bon escient est multiplié avec une certaine brutalité par un «connaisseur». Et j'entends par critique tous ceux dont le métier consiste à se prononcer sur la valeur d'une oeuvre ou d'un spectacle : artistes, metteur en scène, directeur de théâtre, éditeur, professeur, etc. Bref, quelqu'un qui se présente comme ayant la connaissance suffisante pour se prononcer. Et qui le fait, avec ou sans bienveillance.

Je voudrais vous dire merci, monsieur Rilke, de m'avoir donné, par le



«Un artiste peut mourir du doute.» Marie Laberge. Photo: Louis Ducharme.

biais de monsieur Kappus³, la plus grande leçon qui soit : je peux douter de moi-même et de mon talent, je peux craindre de n'être pas assez, je peux croire que toute cette entreprise ne mène à rien d'autre qu'à ma destruction, mais jamais, jamais je ne dois le croire uniquement parce que quelqu'un d'autre me le dit. Et cela, quelle que soit cette personne ou son autorité. La seule certitude qu'un artiste peut avoir et entretenir est celle de son honnêteté (pas celle de sa nécessité), qu'elle soit ou non reconnue par les autres. Écrire se fait dans le doute, l'angoisse et bien souvent dans une certaine obscurité. Quel artiste *sait* où il va, ce qu'il cherche et ce qu'il va trouver ? La critique peut décourager l'artiste, le rejeter, le blâmer d'emprunter certaines voies, mais si l'artiste se plie à cette opinion et s'y conforme en rajustant sa pratique, alors il risque de se trahir et d'abandonner en fait le cœur de son art, c'est-à-dire lui-même.

Oui, monsieur Rilke, il faut du courage pour résister à la critique et au désir terrible de fournir ce qui nous procurerait enfin l'amour. Mais qui aimera-t-on le jour où l'oeuvre sera complaisante ? Vaut mieux, au prix d'un certain courage, persister dans sa voie, même si elle est étroite, sombre et incertaine. Pourvu qu'elle soit authentique. Voilà, monsieur Rilke, ce que votre générosité d'artiste m'a appris. Et quand c'est trop difficile, quand le courage me manque, je vous relis, monsieur Rilke.

marie laberge*

3. Le «jeune poète» était un monsieur Kappus.

* À l'Université Laval de Québec, où elle s'inscrit à l'École de journalisme et d'information, Marie Laberge participe à de nombreuses créations collectives avec la Troupe des Treize. Ayant quitté l'université pour le Conservatoire d'art dramatique de Québec (section jeu, 1972-1975), elle exerce par la suite son métier de comédienne à Québec avant d'aborder la mise en scène et l'enseignement en art dramatique. En 1981, elle a obtenu deux prix importants : le deuxième prix, catégorie courte durée, de la Communauté radiophonique des programmes de langue française, pour *Éva et Évelyne*, et le Prix du Gouverneur général du Canada pour *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles*. Parmi ses autres oeuvres dramatiques, mentionnons : *Ils étaient venus pour...* ; *Profession : je l'aime* ; *Avec l'hiver qui s'en vient* ; *Jocelyne Trudelle, trouvée morte dans ses larmes* ; *le Banc* ; *l'Homme gris* ; *Deux tangos pour toute une vie*. N.d.l.r.